Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

52 | 2005

Lexique, terminologie, discours

La relation lexicographique quaternaire

Jean Pruvost

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/223>

DOI : 10.4000/linx.223

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 125-138

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean Pruvost, « La relation lexicographique quaternaire », *Linx* [En ligne], 52 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/223> ; DOI : 10.4000/linx.223

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

La relation lexicographique quaternaire

Jean Puvost

Métadif, UMR 8127 – Université de Cergy-Pontoise

Il n'est pas rare qu'une soutenance de thèse soit stimulante pour les membres du jury. Et ce sont paradoxalement les thèses en partie décentrées dans leur thématique, par rapport à nos préoccupations quotidiennes de recherche, qui sont parfois le plus propices à faire surgir une réflexion nouvelle sur notre propre objet de recherche. En hommage à Marie-Françoise Mortureux, directrice d'un grand nombre de thèses honorant notre discipline et qui, sans aucun doute, a connu cette heureuse stimulation dans les jurys ayant bénéficié de sa présence, il pouvait être opportun de faire part à Linx de l'un de ces regards décentrés. De ceux justement dont on pense qu'il peut correspondre à un cadrage original pour telle ou telle présentation générale du monde de la lexicographie. C'est ainsi que nous souhaitons manifester notre très vive estime à Marie-Françoise Mortureux, c'est-à-dire à un grand professeur qui a justement su, entre mille autres qualités, présenter avec talent la lexicologie dans un manuel tout particulièrement pertinent.

1. De la décentration stimulante d'une thèse à la relation quaternaire de la lexicographie

1.1. L'heureuse décentration du thème « Langage et relation »

De quel sujet perturbant, déroutant, est né ce regard singulier ? D'une thèse intitulée *Langage et relation, Anthropologie du sujet amoureux et poésie contemporaine de langue française*, thèse volumineuse de 796 pages réparties sur deux volumes et soutenue en

2002 par un collègue dont l'œuvre poétique et théoricienne sur le sujet comptait déjà des émules. Il s'agissait en effet, dans le sillage de Henri Meschonnic et avec son plein appui, de Serge Martin. Quant à la justification de ma présence dans le jury de thèse, elle s'expliquait par un passage très nourri de la thèse consacré à l'état de la question – langage et relation – dans notre lexicographie.

De par son aspect syncrétique, en l'occurrence une savante alchimie élaborée entre les sciences du langage, l'anthropologie et le discours poétique, la thèse de Serge Martin ne manquait pas en réalité d'être dynamisante. Le fait même de jouer efficacement d'une pluralité de l'expérience, en rappelant de manière claudélienne que « l'individu concret n'est pas constitué de différents compartiments qu'on peut séparer l'un de l'autre », que « c'est quelque chose d'indéchirable », voilà qui ne pouvait qu'entraîner une réflexion quant à ce syncrétisme très particulier que représente aussi l'œuvre lexicographique.

Que soient ainsi convoqués dans cette thèse des philosophes du langage tels que Wilhelm von Humboldt, Ferdinand de Saussure, Émile Benveniste, Henri Meschonnic, chacun ayant à sa manière réfléchi à la *Weltbild* humboldtienne, une image du monde accessible à travers la langue, aiguillait nécessairement la réflexion sur la nature même de la lexicographie, elle aussi image du monde à travers le lexique. Du même coup, le sujet corrélationnel de la thèse, « Langage et relation », m'entraînait progressivement dans une autre perspective, possiblement intitulée : « Lexicographie et relation ». Quelles pourraient bien être alors les relations à mettre en valeur, dès lors que l'on prend la lexicographie comme objet ?

1.2. « Conscience lexicographique » et « relation lexicographique quaternaire »

Dans la mouvance de ces réflexions ne s'appuyant pas pour une fois sur un corpus, mais plutôt sur cette indéfinissable « conscience linguistique » qui finit toujours par faire force de loi chez les lexicographes, quatre relations propres à la lexicographie nous ont paru devoir être présentées. Et cela avec toutes les réserves acceptables : celles que peuvent susciter une démarche qui n'a d'autre fondement que cette sorte de « conscience lexicographique », une conscience forgée, selon la formule de Montaigne, par le simple fait de « se frotter » sans cesse aux dictionnaires d'hier et d'aujourd'hui.

Cet ensemble corrélationnel inhérent à la lexicographie – une relation multiple que nous qualifierons de quaternaire – nous semble reposer sur quatre types de relations particulières : la relation d'interprétation, la relation procédurale, la relation définitionnelle et enfin la relation poétique.

Première parmi ces quatre types de relation, **la relation d'interprétation** est au cœur d'une relation plus ou moins passionnelle entre trois partenaires : tout d'abord, la langue, par définition beauté inaccessible ou, en tout cas, jamais totalement cernée ; ensuite, un fou amoureux, un poète de la langue peut-être, le lexicographe en tout cas ; enfin, un lecteur, confiant ou méfiant, plus ou moins candide. Dire que le lexicographe est insane n'est pas méprisant, c'est simplement rappeler que prendre la décision de décrire la langue est un projet d'une telle ampleur qu'elle confine à l'inconscience mégalomanie, surtout quand personne ne vous l'a demandé, ce qui est le cas de nombre de lexicographes, à commencer par Pierre Richelet, Antoine Furetière, Pierre Larousse, Émile Littré ou Paul Robert. Dans la mesure où cette relation

d'interprétation n'a pas souvent été étudiée et où elle nous a poussé à imaginer un outil méthodologique (la triple investigation dictionnaire), nous donnons à cette relation la priorité. Mettre en relief combien la lexicographie dépend de l'interprétation inconsciente et consciente, tel est ici l'objectif choisi.

Le second type de relation est défini par **la relation procédurale** de la description lexicographique. Il y a de fait une nécessaire typologie des dictionnaires parce que le regard général porté sur la langue est d'abord affaire de perspective : il faut bien en effet que le lexicographe en adopte une pour mettre en relief la langue à partir de l'endroit méthodologique où il s'est posé. Il lui faut s'installer, prendre une position, et ne pas en bouger le temps de la photographie de la langue à laquelle il procède. Enregistrer la langue, c'est pour le lexicographe d'abord choisir une posture : nous constaterons combien ce choix est évolutif.

La troisième relation est **la relation définitionnelle**. Là aussi, on n'échappe pas à une typologie des possibles définitions. Comment traduire ce qu'on a compris de la langue que l'on observe ? Comment établir la relation avec la langue d'abord, avec le lecteur ensuite, ou inversement ? Cette relation n'est pas unique, elle est aussi le résultat d'un choix et il serait bien possible ici que l'on n'ait pas exploré, et de loin, toutes les possibilités.

Enfin, en quatrième lieu, on peut, dans le cadre notamment de la thèse qui nous a servi de point de départ pour cette réflexion, évoquer **la relation poétique**. Il y a en effet un rythme personnel, une « forme » mise en mouvement dans cette autre sorte de folie qu'est l'ordre alphabétique, de même qu'il y a, à travers les définitions qui sont censées ne contenir que des mots définis dans le dictionnaire, un grand poème à la manière de la formule de Raymond Queneau, « mille milliards » de définitions... Le lexicographe n'est sans doute pas seulement un linguiste, il est aussi un poète-interprète de la langue. Il y a implicitement, et plus qu'on ne l'imagine, un écrivain en chaque lexicographe.

2. La relation quaternaire de la lexicographie : quatre relations complémentaires

2.1. La relation d'interprétation

En ce qui concerne **la relation d'interprétation**, on conviendra tout d'abord qu'un dictionnaire peut en cacher un autre, les dictionnaires appartiennent effectivement parfois au genre trompeur et ne sont pas toujours ce qu'on croit qu'ils sont. Même si Anatole France, en admirateur de la raison, comparait le dictionnaire à la « bible » de l'homme moderne, de fait, de la même façon qu'il s'était mépris sur Émile Zola, l'auteur des *Dieux ont soif* confond en matière lexicographique l'impression produite et la réalité. Il faut en effet d'emblée le souligner : les dictionnaires restent avant tout et, bien que leurs auteurs s'en défendent, une œuvre d'interprétation de chaque lexicographe, tout comme ils demeurent aussi une œuvre d'interprétation de la part de leurs lectrices et lecteurs.

2.1.1. Une interprétation inconsciente et consciente des lexicographes

Du côté des lexicographes, cette interprétation est d'abord inconsciente. Il s'agit en premier de l'interprétation naturelle d'une époque dont ils sont inconsciemment imprégnés parce qu'aucun rédacteur ne peut échapper aux mouvements intellectuels et idéologiques qui colorent son temps, que le lexicographe y adhère ou qu'il s'inscrive au contraire en faux par rapport à ceux-ci.

Ainsi, Émile Littré n'échappe pas à la perspective positiviste dont il se fait le héros, considérant que la description de la langue doit reposer sur la mise en valeur des enchaînements historiques, logiques et sémantiques. Chacun sait que le simple fait d'avoir en quelque sorte intégré une conception somme toute darwiniste de la langue – conception très courante dans la seconde moitié du XIX^e siècle –, qui consiste à assimiler la langue à un être vivant ayant eu son acmé au siècle classique et au XVIII^e siècle, a conduit Émile Littré à privilégier une conception historique, passéiste de la langue.

Un siècle plus tard environ, Jean Dubois, lui aussi dans la mouvance scientifique de son époque, offrira avec talent une image structuraliste de la langue, en synchronie et d'obédience distributionnaliste, ce qui le conduira parfois à surmultiplier les dégroupements homonymiques.

Enfin à la frontière des deux siècles, le XX^e et le XXI^e siècle, la conception purement synchronique de la description se faisant moins prégnante, réapparaît la perception guillaumienne du lexique, avec notamment Jacqueline Picoche et le *Dictionnaire usuel du français* (2001) où dominent les grands polysèmes propres à faire resurgir la notion de cinétisme. S'amorce ainsi, à l'aube du XXI^e siècle, une représentation dynamique de la langue et du lexique redonnant une nouvelle place à la diachronie. C'est aussi cette perception particulière que l'on retrouve avec le *Nouveau Littré, édition augmentée du Petit Littré* (2004) qui symbolise ce même retour à la diachronie. Il s'agit en effet, d'une part, de la reprise de l'œuvre d'Émile Littré et d'Amédée Beaujean, par essence diachronique¹, et d'autre part, d'une confirmation de la dimension historique, avec l'ajout d'une centaine de pages consacrées aux mots, expressions et proverbes oubliés, tirés de nos premiers dictionnaires monolingues.

Que, sans se concerter, les éditeurs du *Nouveau Littré* offrent ainsi en annexe un « Dictionnaire du français oublié », pendant que le *Petit Larousse 2005* se présente avec un cahier inédit d'expressions et de mots archaïques tirés de la première édition (1905), en même temps que Bernard Pivot relançait le débat sur la panchronie en publiant un ouvrage sur les mots à ne pas oublier (*Cent mots à sauver*), voilà qui, quelle que soit la qualité respective de ces initiatives, ne peut pas laisser l'historien de la langue et de ses outils indifférent. Les années 2000-2010 se révèlent indéniablement marquées par un retour à l'histoire, un goût manifeste pour le patrimoine, autant d'orientations que laissait prévoir l'informatisation de tous les grands dictionnaires d'hier, du *Dictionnaire universel* de Furetière au *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse en passant par les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*. Le lexicographe, ni plus ni moins que les autres écrivains, s'inscrit bien dans l'air du temps tout en y participant.

¹ Même si, en fait, Émile Littré prétendait situer sa description en synchronie. Convenons alors qu'on se trouve en présence d'une synchronie très épaisse, regroupant plusieurs états de langue.

En quittant l'imprégnation inhérente à une période et à la doxa y correspondant, il convient de faire également état d'une interprétation inconsciente de la langue par le lexicographe en tant qu'individu porteur de sa propre subjectivité. En réalité, l'individu-lexicographe se livre à son insu et plus qu'il ne croit dans son dictionnaire. Bien que présenté comme garant d'une certaine neutralité, le dictionnaire reste à vrai dire œuvre personnelle. Ainsi, lors de la *Journée des dictionnaires* de mars 1994, Josette Rey-Debove évoquant son équipe, rappelait que celle-ci n'était tout d'abord constituée que de femmes et qu'ensuite, on pouvait repérer – lorsqu'on en connaissait bien les différents membres – qui avait rédigé tel ou tel article, et cela de par le style même de l'article pourtant très codifié dans sa rédaction.

Bernard Quemada, pour le *Trésor de la langue française*, faisait les mêmes observations, même si le caractère très scientifique de l'ouvrage canalisait assurément les tempéraments. En vérité, les équipes rédactionnelles de quelque dictionnaire que ce soit sont toujours riches d'anecdotes soulignant le caractère personnalisé des articles, malgré la neutralité affichée. Henri Meschonnic nous confiait ainsi à titre privé que, responsable de la rédaction du chapitre alphabétique consacré à la lettre G dans le *Dictionnaire du français contemporain*, il y avait déjà traité à sa manière les mots « gloire » et « génie ». Et ces mots-thèmes se retrouveront de fait au cœur même des problématiques qui lui sont chères, avec un essai consacré à la critique des conceptions mettant en relief le *Génie* de la langue française et un autre ouvrage dévolu à la critique des conceptions de la traduction, *Gloire, traduction des psaumes* (2001).

De la même manière, pour avoir suivi une équipe de lexicographes dans les tâches rédactionnelles du *Nouveau Littré, édition augmentée du Petit Littré*, il ne m'était guère difficile de reconnaître le caractère laconique ou au contraire disert de telle ou telle rédactrice, quelles que soient les consignes données. Ajoutons enfin que le lecteur exhaustif d'un dictionnaire, à la recherche de l'écrivain se cachant derrière l'œuvre lexicographique, pourra presque toujours dénicher dans une œuvre lexicographique des éléments biographiques caractérisant ledit lexicographe. Richard Jorif en a ainsi donné l'exemple éloquent dans le *Navire d'Argo*, avec le personnage principal qui, en lisant le *Dictionnaire de la langue française* de A à Z, part en quête fructueuse de détails plus ou moins savoureux sur la vie intime d'Émile Littré.

Après avoir souligné combien l'œuvre lexicographique relève de l'inconsciente interprétation des lexicographes, il ne serait guère utile de s'appesantir sur le fait que l'interprétation des lexicographes est aussi par essence consciente, puisque ces derniers choisissent précisément un mode opératoire avant même de commencer la rédaction du dictionnaire. C'est au demeurant ce mode opératoire, exposé en général dans une préface soignée, même si elle reste hélas rarement lue par les utilisateurs, qui détermine l'originalité de chaque dictionnaire sur le marché. La première tâche du lexicographe consiste bien en effet à élaborer le protocole qui régira l'acte de rédaction et fondera l'originalité de la description entreprise.

Si l'on met ainsi de côté le fait que les choix opérés s'inscrivent inconsciemment dans l'évolution de la pensée du moment, il va sans dire qu'Émile Littré ne cache en rien qu'il s'inspire du positivisme, pas plus que Jean Dubois ne laisse ignorer qu'il a choisi une perspective distributionnaliste. Il existe d'ailleurs parfois des choix qui perdurent au-delà des périodes traversées, par exemple ceux de l'Académie française.

Une description synchronique, sans utiliser de jargons, un vocabulaire centré sur le bon usage et ne débordant pas sur les vocabulaires de spécialité, tels sont en l'occurrence les choix initiaux de l'Académie en 1694, choix qui ne sont pas démentis pour la neuvième édition au XXI^e siècle. Il n'en reste pas moins que pour cette dernière édition, la période traversée imprime discrètement sa trace, puisque cette neuvième édition se démarque des précédentes par, tout d'abord, un rappel de l'étymologie (s'agirait-il d'un nouvel indice d'un certain retour à l'histoire ?) et, ensuite, un vocabulaire beaucoup plus étendu, nécessitant un troisième volume. Cette augmentation du lexique reflète en réalité directement un univers où, d'un côté, les nouvelles technologies font partie du quotidien et, de l'autre, les médias sont omniprésents, diffusant à jet continu une masse lexicale hétérogène, au gré d'émissions et d'entretiens en direct sur des thématiques variées et presque imprévisibles. Ainsi, l'Académie française elle-même, échappe-t-elle aussi en partie à la pérennité d'une formule qui, tout en continuant de faire son originalité, se soumet partiellement, consciemment et inconsciemment, aux exigences du moment.

2.1.2. L'interprétation des lecteurs

On ne développera pas longuement sur le thème de l'interprétation inconsciente que mettent en œuvre les lecteurs du dictionnaire. Tout comme les lexicographes, les lecteurs véhiculent en effet aussi les représentations de leur époque, qu'il s'agisse de la chose écrite ou orale, du dictionnaire, ou d'eux-mêmes en toute fin.

Et cela se traduit parfois par des biais insoupçonnés : on a pu montrer en effet que les quatrièmes de couverture et les dos des dictionnaires, en recueillant de plus en plus d'informations métalinguistiques, formaient petit à petit tous les acheteurs potentiels. Si ces derniers ne lisent pas la préface, ils se livrent cependant désormais à une lecture comparative des informations portées sur les diverses couvertures cartonnées et glacées, ne serait-ce que pour procéder au meilleur achat. En ne prenant pour exemple que les dictionnaires d'apprentissage, il ne fait pas de doute que les parents acheteurs et les enfants utilisateurs sont ainsi soumis à une sorte de première initiation commune qui n'était guère en usage au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Ajoutons que, plus que jamais, chaque rentrée fait, depuis un peu plus d'une décennie, l'objet dans divers magazines d'articles comparatifs et, de ce fait, initiateurs sur les dictionnaires offerts sur le marché pour tous les âges.

Enfin de manière à la fois consciente et inconsciente, variable en fonction du niveau culturel de chacun, les utilisateurs font du dictionnaire un lieu de référence indiscutable ou relative. La simple évocation de Littré ou de Robert fait naître chez la plupart une sorte de confiance rassurante quant à la description de la langue, de même que Larousse évoquera immédiatement une information encyclopédique récente, millésimée et efficacement illustrée. En réalité, une analyse contrastive fait a contrario souvent surgir des contre-exemples qui poussent l'utilisateur averti à consulter plusieurs dictionnaires sans préjuger trop du résultat attendu. De la même façon, faut-il rappeler que le dictionnaire a longtemps été considéré comme un ouvrage pouvant être lu, alors qu'aujourd'hui il n'est pour ainsi dire réservé qu'à la consultation la plus rapide et la plus large possible, d'où le succès des versions informatiques

2.1.3. Les révélations du dictionnaire caché dévoilé dans la « triple investigation dictionnaire »

Il importe donc de tenir compte des limites de l'interprétation dictionnaire et le fait de comparer plusieurs dictionnaires symboliques de notre paysage lexicographique à une époque donnée reste très éclairant pour les lecteurs et les chercheurs. Quand on a affaire au genre trompeur, il faut effectivement confronter les témoins de la langue pour pouvoir immédiatement prendre conscience de leur différence d'interprétation.

Nous proposons ici une méthode particulière que nous intitulons la « triple investigation dictionnaire » pour, d'une part, mieux percevoir les différences entre les différents dictionnaires d'une période et, d'autre part, mieux cerner un mot que l'on choisirait d'étudier, en essayant de bénéficier de la plus large information sur celui-ci à travers les dictionnaires consultés. Pour procéder à la triple investigation dictionnaire, il est nécessaire de bénéficier des dictionnaires sur support informatique, ce qui est aujourd'hui possible pour la plus grande majorité des dictionnaires, ceux d'hier (les éditions Champion et Redon offrent des versions informatisées qui portent sur l'essentiel de notre patrimoine lexicographique) comme ceux d'aujourd'hui (le *TLF*, le *Petit* et le *Grand Robert*, le *Petit Larousse*, le *Nouveau Littré*, le *Dictionnaire de l'Académie française*, etc.).

2.1.3.1. La première investigation

La première investigation dictionnaire consiste à comparer un même article, celui du mot choisi, dans plusieurs dictionnaires : ici la version informatisée ne s'impose pas. On y constate généralement que le mot concerné fait l'objet d'un découpage sémantique différencié, avec parfois même de notables variables. Il va sans dire que la diversité des regards lexicographiques est enrichissante pour la connaissance la plus fine et la plus large du mot consulté.

2.1.3.2. La deuxième investigation dictionnaire

La deuxième investigation dictionnaire consistant à établir la liste des différents articles qui ont nécessité l'emploi du mot étudié dans la partie définitoire, la version informatisée devient cette fois-ci indispensable pour permettre une recherche en plein texte. Il s'agit en somme, pour cette deuxième investigation, de présenter la carte conceptuelle du mot, c'est-à-dire la constellation des articles ayant requis dans leur approche sémantique le mot étudié. On bénéficie ainsi d'une carte onomasiologique, permettant de faire émerger le réseau de relations analogiques établies à travers les articles réunis par le sème commun représenté par le mot utilisé. Or, si c'est consciemment que le lexicographe-locuteur, soucieux de la définition la plus juste, a utilisé pour tel ou tel article le mot en question, il ignore en vérité quels sont tous les articles du dictionnaire qui ont requis l'usage de ce mot. Si chaque article relève bien d'une rédaction consciente, le réseau complet d'articles réunis par l'usage du mot n'est en principe pas mémorisé par le lexicographe : il en perd effectivement la trace dans l'ordre formel alphabétique.

On constate invariablement, dès cette deuxième investigation, que chaque dictionnaire dispose d'un réseau distinct d'articles concernés. Il y a naturellement des convergences autour d'un certain nombre d'articles qui ont en commun l'usage du mot choisi, et ce noyau détermine de fait le plus petit commun dénominateur sémantique des dictionnaires comparés. Au reste, ce noyau commun constitue le réseau dictionnaire intangible révélateur d'une forme de dénotation du mot. Mais se repèrent aussi des extensions nettement distinctes avec des articles différents d'un dictionnaire à l'autre ayant requis l'usage du mot : on prend ainsi conscience du caractère complémentaire des dictionnaires consultés. Le plus grand dénominateur commun devient alors source d'enrichissement pour une meilleure perception du mot dans sa richesse conceptuelle, dénotative et connotative. Pour avoir pratiqué cet exercice avec le mot « norme »², en comparant par exemple le *Petit Robert* et le *Petit Larousse*, on prend vite conscience à travers les recoupements d'articles requérant l'usage du mot « norme » qu'existe bel et bien une zone sémantique fondatrice mais aussi une approche spécifique à chaque dictionnaire, approche tout à la fois cohérente et révélatrice des options plus ou moins consciemment prises par les lexicographes.

2.1.3.3. *La troisième investigation*

La troisième investigation dictionnaire correspond, dans la totalité de chacun des dictionnaires consultés, à la recherche des cotextes, ou en d'autres termes à la recherche du champ actantiel du mot, telle que le pratique Jacqueline Picoche, de manière élargie. Ou encore, en simplifiant davantage, à ce qui vient avant ou après le mot concerné, en somme à ses concordances. Là aussi, un « concordancier » révèle étonnamment le mot à l'insu du lexicographe, de notables différences se percevant d'un dictionnaire à l'autre. Au passage – et on le perçoit déjà dès la deuxième investigation –, on constate que des relations syntagmatiques très pertinentes apparaissant dans tel ou tel article sont souvent ignorées dans l'article consacré au mot recherché. Ainsi en est-il du mot « norme » qui, tout au long des articles du *Petit Robert*, obéit à un usage différencié tantôt singulier tantôt pluriel très caractéristique, ce que ne signale en rien l'article. Or évoquer la « norme » ou « les normes » n'est pas sémantiquement innocent : on en prend clairement conscience tout d'abord à travers les articles concernés par la deuxième investigation et, ensuite, grâce aux emplois distincts du mot repérés dans le cadre la troisième investigation.

2.1.3.4. *Le « dictionnaire caché »*

La « triple investigation » révèle en fait un « dictionnaire caché », ignoré du lexicographe qui pourtant reste l'auteur conscient de chaque article. L'ensemble des usages pertinents qu'il a fait du mot, en locuteur conscient, avisé, désireux d'offrir la description la plus fine, lui échappe malgré une articulation cohérente que repérera le lecteur attentif. La triple investigation dictionnaire permet en réalité de restituer

² Voir notre article : « À la recherche de la norme : sa représentation lexicographique et dictionnaire chez Larousse et Robert et la triple investigation », in *La représentation de la norme dans les pratiques terminologiques et lexicographiques*, Langues et sociétés n° 39, Office de la langue française, Québec, 2002, pp. 139-170.

l'information perdue, cachée dans le désordre formel alphabétique. Et, curieusement, elle permettrait parfois de mieux définir un mot donné, le dictionnaire devenant en quelque sorte un corpus à son insu pour offrir au fil des articles des emplois riche et pertinent du mot faisant l'objet de la recherche. La triple investigation pratiquée sur le mot « norme » nous avait par exemple permis de constater à quel point l'article y correspondant dans le *Petit Robert* était de très loin inférieur aux diverses informations apportées tout au long du dictionnaire dans des articles variés. Or, ces informations n'étaient repérables que grâce à la deuxième et à la troisième investigation.

Si le dictionnaire se présente en réalité comme le résultat d'une interprétation de la langue par le lexicographe, il est aussi à considérer comme un lieu privilégié d'informations à interpréter sur l'emploi des mots, informations qu'il faut savoir dénicher au-delà de l'article concerné.

2.2. La relation procédurale

2.2.1. La double posture

En ce qui concerne la **relation procédurale**, c'est-à-dire celle correspondant à la posture choisie par le lexicographe, on peut d'emblée évoquer le premier choix à opérer entre une posture onomasiologique, c'est-à-dire celle qui part du concept pour aller vers les signifiants, et une posture sémasiologique, c'est-à-dire celle qui part d'un signifiant, de la forme, pour en rechercher les signifiés, les sens. En somme, il s'agit de choisir un classement sémantique ou un classement formel et, plus prosaïquement, un dictionnaire analogique ou un dictionnaire alphabétique ordinaire.

À y mieux regarder, ces deux postures étaient pour ainsi dire jusqu'à la fin du XX^e siècle radicalement opposées dans les dictionnaires proposés sur le marché, qu'il s'agisse du tout premier *Dictionnaire analogique de la langue française*, de Prudence Boissière (1862)³, qui fut sans avenir par le fait même que les définitions ont disparu de tous les dictionnaires analogiques du XX^e siècle qui lui ont succédé, ou qu'il s'agisse de l'immense majorité des dictionnaires sur le marché au XX^e siècle, des *Petits et Grands Larousse* ou *Robert*, s'offrant dans le seul ordre alphabétique, même si dans les dictionnaires *Le Robert*, un jeu de renvois introduit timidement la dimension onomasiologique. Or, l'informatisation récente des dictionnaires a relancé ce type de recherche qui buttait sur des problèmes éditoriaux dans le cadre des dictionnaires papier. L'approche onomasiologique devient ainsi désormais possible dans les dictionnaires de langue, tout comme la consultation sur Internet à partir des moteurs de recherche, a relancé la quête onomasiologique dans les dictionnaires encyclopédiques informatisés.

Du côté de l'onomasiologie, on peut de fait s'étonner qu'un outil aussi développé que le *Begriffssystem* d'Hallig et Wartburg, une grille conceptuelle établie en 1954 et fondée justement sur la relation entre les concepts, véritable filet constitué de larges mailles subdivisées en plus petites mailles propres à canaliser tout ce que la langue peut exprimer, n'ait pas vraiment connu de lendemains. Daniel Delas en avait

³ Pierre Larousse en faisait le prototype des dictionnaires de l'avenir qui à son avis deviendraient tous analogiques. Il suffit de consulter l'article « analogique » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, dans lequel Pierre Larousse offre un exemple de dictionnaire analogique dont il se réserve la paternité, pour mesurer la foi prométhéenne qu'il avait dans ce type de dictionnaire.

pourtant offert un utile condensé dans les grilles sémantiques proposées à l'orée du *Nouveau Dictionnaire analogique* (Robert, 1971), au moment où l'informatisation ne connaissait pas encore son plein essor. Il y aura sans aucun doute de nouveaux élans à impulser dans cette perspective.

Du côté de la sémasiologie, c'est l'occasion de revenir à la thèse de Serge Martin, non lexicologue de formation, qui confortait un point de vue personnel en comparant de manière peu orthodoxe le *Petit Larousse* et le *Trésor de la langue française*, deux dictionnaires de nature et de taille radicalement différentes. Si la comparaison avait quelque chose d'iconoclaste, quelques-uns de ses constats ne manquaient pas d'intérêt, notamment le fait que contre toute attente, compte tenu de la différence traditionnellement établie entre le dictionnaire de langue et le dictionnaire encyclopédique, le *Petit Larousse illustré* se révélait souvent particulièrement efficace dans ses sobres définitions.

2.2.2. Du *Petit Larousse* et du « signifié de puissance »

Il se trouve en effet que le *Petit Larousse*, parce qu'il réduit le développement définitoire à l'essentiel, offre sans le savoir en premier la saisie plénière du mot, celle qui est essentielle pour dégager le « signifié de puissance » guillaumien. D'où effectivement des définitions très claires, s'enchâssant de manière logique et relevant de ce « cinétisme » mis en avant par Gustave Guillaume, de la saisie plénière du mot aux saisies subduites. Se reflète ainsi l'une des dimensions dynamiques du mot, un mot qu'on n'immobilise jamais.

C'est d'ailleurs l'occasion de faire son *mea culpa* quant au fait d'avoir repris sans les discuter des distinctions un peu trop clarifiantes. Il n'est pas sûr en effet qu'il faille établir une dichotomie absolue entre deux types de dictionnaires sémasiologiques, les dictionnaires de langue et les dictionnaires encyclopédiques : il me paraît en effet aujourd'hui plus vraisemblable de renvoyer à trois types de dictionnaires, en incluant une troisième catégorie : les dictionnaires universels. À la mode du bien nommé *Dictionnaire universel* de Furetière ou du *Petit Larousse*, existe en effet une catégorie de dictionnaires qui ne sont pas forcément, comme on l'a trop dit, uniquement centrés sur la chose ou l'idée décrites par le mot à la façon des dictionnaires encyclopédiques, mais tout simplement au service du lecteur, tantôt dans le cadre d'une définition référentielle, tantôt dans le cadre d'une définition en langue. C'est très judicieusement nous semble-t-il que Josette Rey-Debove avait, lors de la *Journée des dictionnaires* de mars 1999, dénoncé cette opposition comme relevant d'une utopie.

Il n'est donc pas étonnant que Serge Martin, avec une intuition remarquable, ait choisi contre toute attente la définition du *Petit Larousse*, cette dernière se révélant en effet très pertinente dans la perspective cinétique offerte par un article inconsciemment fondé sur la dynamique du signifié de puissance. Dans la mesure où le signifié de puissance consiste à retrouver la « relation » qui s'établit entre tous les sens du mot, en mettant en avant les fils conducteurs qui permettent de ne pas sentir de rupture sémantique d'un sens à l'autre, il y avait bien là en effet le souci du lien, de la « relation » propre à la thèse de Serge Martin.

De l'autre côté, pour le *Trésor de la langue française*, dictionnaire de haute qualité bien entendu, la perspective est radicalement différente. Il s'agit d'une analyse philologique

avec des nuances distributionnalistes, d'où un relevé extrêmement riche, mais sous la forme d'une sorte de dégroupement sémantique, qui forcément desserre les liens. Voilà pourquoi, à bon escient et a contrario de la doxa, Serge Martin, pour son propos, a préféré les définitions du *Petit Larousse* à celles du TLF. C'est ainsi qu'un dictionnaire, dit « encyclopédique », comme le *Petit Larousse*, ne l'est pas toujours et peut au contraire se montrer particulièrement riche pour la recherche d'une relation sémantique essentielle.

2.2.3. Le retour d'une vraie dualité

S'agissant toujours des dictionnaires sémasiologiques, il semble bien qu'une distinction reprenne vigueur, celle opposant les dictionnaires synchroniques aux dictionnaires diachroniques, voire panchroniques. En effet, à la fin du XX^e siècle, si l'on souhaitait illustrer cette dichotomie, on ne manquait pas d'opposer par exemple les *Petits* ou *Grands* dictionnaires *Robert* ou *Larousse*, tenants d'une synchronie certes assez épaisse, et le *Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain Rey. Mais ce faisant, on se trouvait dans une double opposition, celle définie par la synchronie et la diachronie, mais aussi celle marquée par la présence de dictionnaires généraux d'une part et d'un dictionnaire spécialisé d'autre part. Le fait qu'en 2004 paraisse aux éditions Garnier un dictionnaire général nettement diachronique, voire panchronique dans ses intentions, le *Nouveau Littré*, fait en réalité renaître une dichotomie qui avait pleine vigueur au XIX^e siècle. Le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* offre alors en effet davantage et de loin la langue en synchronie que ne le faisait le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré, de nature nettement diachronique.

Si la relation procédurale est fondée sur l'expérience lexicographique accumulée de siècle en siècle et relève donc d'un choix parmi les différentes postures existantes depuis la naissance du genre lexicographique, elle se révèle aussi le lieu d'une recherche pionnière, à la frontière des positions intellectuelles novatrices et des ouvertures rendues possibles grâce à l'évolution technologique. C'est ainsi que la dimension informatique, qui révolutionne pour l'heure surtout la consultation, n'a pas encore en ce début de XXI^e siècle donné sans doute toute sa mesure. Le modèle du dictionnaire papier demeure encore trop prégnant et c'est peut-être faute de nouveaux envols théoriques et révolutionnaires que la dimension patrimoniale et historique peut reprendre sa force et toute sa place, une place qui était de toute façon légitime.

2.3. La relation définitionnelle

2.3.1. D'innombrables formules répertoriées

Il n'est guère besoin ici de développer pour rappeler la multiplicité presque pléthorique des définitions, à commencer par l'opposition naguère démarquée par Bernard Quemada entre la définition logique et la définition nominale. Avec ainsi, d'un côté, la définition logique ou dite par inclusion, de source aristotélicienne, fondée sur la distinction entre le genre et l'espèce, le générique et la marque spécifique, une définition logique qui peut être hyperspécifique, suffisante ou hypospécifique, et de l'autre côté, les définitions nominales et donc synonymiques, antonymiques, ou encore fondées sur les rattachements morphologiques ou notionnels, de fait, la palette des

possibilités de base est déjà riche. Encore faudrait-il et entre autres élargir la gamme aux définitions métalinguistiques, stéréotypiques, sans oublier par exemple les gloses définitionnelles inspirées par les conceptions wittgensteiniennes, escamotant la notion de définition au profit de l'emploi prioritaire du mot, ou bien les tentatives heuristiques de définitions naturelles, telles que les expérimentait Robert Martin. Ne serait-ce qu'en évoquant ces quelques distinctions premières, on souligne d'emblée combien les choix offerts paraissent à la fois nombreux et assez clairement répertoriés. Pourtant, certaines pistes dont la présence est confusément ressentie par tous n'ont jamais été sérieusement explorées.

2.3.2. Quid de la dimension lexiculturelle ?

Ainsi, d'évidence, la définition est encore pour l'heure restée contingentée à la culture savante, selon la formule de Robert Galisson, alors même que chacun ressent qu'il y manque des informations propres à la « culture courante », largement partagées par une communauté culturelle donnée. On est en effet encore très éloigné dans nos dictionnaires généraux, quelles que soient les formules choisies, d'une définition qui comprendrait des informations relevant de ce que Robert Galisson a désigné sous le terme de « lexiculture ».

Cette culture courante installée en dépôt au cœur de certains mots, cette « charge culture partagée » par tous, se trouve de fait presque totalement ignorée de nos dictionnaires, malgré son caractère essentiel, notamment pour les locuteurs étrangers. Que l'écureuil soit associé en France à la notion d'épargne, « Caisse d'épargne » oblige, que l'accordéon soit dans les esprits relié au bal musette, à Yvette Horner et pour certaines générations à Giscard d'Estaing (comme en témoigne un dessin de Plantu dans *le Monde* au moment où s'achevait la rédaction de la constitution européenne, avec l'ex-Président représenté en train de jouer de l'accordéon), constitue par exemple des informations consubstantielles de la définition et de l'usage des mots *écureuil* et *accordéon*. Elles ne seront pas pour autant relevées dans les dictionnaires classiques. La relation définitionnelle est bel et bien encore l'objet de tabous et d'inconscients rejets, figée qu'elle est parfois entre l'analyse sémique, la description syntaxique et la tradition littéraire qui fait intervenir des citations, parfois assez éloignées de l'usage courant ou stylistique, ayant le plus souvent le rôle d'ornement valorisant. Alors même que la dimension lexiculturelle, moins valorisante, reste inconsciemment exclue.

2.3.3. Tous les sens au service de la définition, à commencer par la vue

La relation définitionnelle est en vérité loin d'être aboutie. Il est ainsi plus que probable que, tout d'abord, la distinction entre le texte et l'illustration – cette dernière relevant de l'image fixe ou de l'image en mouvement –, qu'ensuite la distinction entre le texte et les référents sonores et, enfin sans doute un jour prochain, la distinction entre ce qui est visuel et ce qui s'associe à tous les autres sens (olfactifs, tactiles et donc haptiques), seront affinées au profit d'une relation « multimédia » pleinement opérationnelle.

Pour le moment, règne encore la distinction puriste entre les dictionnaires encyclopédiques, pouvant et devant même être illustrés, et les dictionnaires de langue

française qui, pour correspondre à une méthodologie sémiotiquement homogène, ne mélangerait pas les modes de communication et ne devraient pas comporter des illustrations. Et ce, même lorsque le mot relève notoirement de la description référentielle. On sait pourtant que ça et là, des voix de linguistes s'élèvent, dont celle de François Corbin en cours de doctorat, pour insister sur le rôle que doit jouer l'illustration dans les dictionnaires, qu'ils soient de langue ou encyclopédiques. On voit mal en effet comment le dessin d'une charpente pourrait nuire à la définition des mots qui en désignent chacune des parties. Les éditeurs et les auteurs du *Dictionnaire Quillet de la langue française*, en 1946, puis du *Nouveau Dictionnaire du français contemporain illustré* (1980) ainsi que du *Lexis, Dictionnaire de la langue française* dans sa deuxième édition, avaient donné l'exemple. Mais cette dynamique ne fut pas reprise par l'un des plus importants dictionnaires de langue française contemporains, le *Petit Robert*. Pour l'heure, rien de novateur dans cette dimension n'est de fait apparu sur le marché.

Au moment où les supports informatiques permettent la mise en réseau de toutes les informations, tout en donnant à la notion de liens une résonance forte, gageons que la relation définitionnelle ne saurait longtemps être limitée aux conceptions traditionnelles de la définition. Il faut s'attendre à des révolutions dans le domaine.

2.4. La relation poétique

Enfin, évoquer la relation poétique peut paraître délétaire ou farfelu lorsqu'il s'agit de lexicographie. Il est pourtant important de rappeler que le lexicographe comme le poète représentent en effet des interprètes privilégiés aux yeux de leurs lecteurs : le premier interprète le monde des mots pendant que le second interprète le monde qu'il perçoit. Il n'est pas étonnant que la société leur ait souvent confié une sorte de mission : au premier de dire le sens visible des mots du monde, au second de dire le sens invisible des mots et du monde. Deux interprétations complémentaires.

On rappellera enfin de nouveau qu'il y a une forme de démesure à se déclarer lexicographe ou poète, c'est-à-dire à vouloir établir la relation avec la langue ou le monde, par la langue et pour l'humanité ; il faut d'une certaine manière une forme de folie sacrée pour se dire l'interprète de la langue, comme l'interprète du monde. Personne ne demandait à Pierre Richelet, à l'Abbé Féraud, à Maurice Lachâtre, à Pierre Larousse ou Paul Robert, de construire un dictionnaire, et l'on sait que leur motivation première n'était pas financière. Se dire l'interprète de la langue lorsque l'on vient d'achever un doctorat en Droit sur le commerce des agrumes (Paul Robert) tient du même processus en partie onirique que celui qui fait s'instaurer un quidam poète. Enfin, de même que le poème est à la fois système clos et ouvert, un dictionnaire représente une totalité jamais fermée.

On oublie d'ailleurs de rappeler que le dictionnaire monolingue est œuvre récente et que les meilleurs écrivains du XVII^e siècle ne disposaient pas d'ouvrage leur donnant systématiquement le sens précis des mots assortis d'exemples. De manière éloquente, le premier dictionnaire monolingue à être élaboré, celui de l'Académie française, fut forgé par ceux-là mêmes qui furent d'abord écrivains. Si effectivement le premier dictionnaire monolingue ne nous est offert qu'en fin du Grand siècle, en 1680, par Pierre Richelet, quatorze ans avant celui de l'Académie, affirmer que nos auteurs

classiques n'ont pas bénéficié de dictionnaire est en partie fallacieux. Parce que, pour la plupart, en faisant partie de l'Académie française, ils ne se trouvaient pas en dehors de la dynamique lexicographique qui l'animait.

On sait ainsi que nos meilleurs auteurs étaient sensibles aux travaux de Vaugelas, premier rédacteur du *Dictionnaire de l'Académie française*, tout comme cette première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* représentait indirectement un recueil caché de citations, à travers les exemples forgés dont certains sont sans doute à attribuer à Racine ou à Corneille. Le dictionnaire monolingue est de fait second par rapport au poète, à l'écrivain. S'instaure d'abord la création littéraire, ensuite la normalisation des mots utilisés, comme s'il s'agissait de garantir une palette lexicale précise, en somme d'offrir à toutes et tous le code lexical utilisé dans la création littéraire.

Enfin, si l'on se souvient que Thomas Corneille, frère de l'auteur du *Cid*, était en la fin du XVII^e siècle, bien plus connu pour son activité d'auteur dramatique que ce dernier, il faudrait rappeler qu'il fut aussi dans le même temps l'auteur du *Dictionnaire des arts et des sciences* de l'Académie française (1694). L'homme de lettres et l'homme de l'alphabet ne faisaient ainsi qu'un. Cette relation s'est peut-être un peu perdue au fil des siècles, encore qu'il ne serait pas inutile de rappeler que Paul Robert aimait à déclarer qu'au moment où il commençait la rédaction du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, il lui semblait nécessaire de bien définir les mots pour pouvoir améliorer son style qu'il percevait comme lourd. Sa toute première intention était alors bien d'essayer d'entrer en littérature. On se souvient aussi que Littré s'était complu à faire œuvre poétique.

Le dictionnaire serait-il un grand poème en prose dédié aux mots ? C'est peut-être le moment de redonner la parole à celui qui a fait germer ces quelques idées autour de la relation lexicographique, propices à une représentation particulière que nous avons souhaitée appeler la « relation lexicographique quaternaire ». Ainsi, évoquant le critique et son rôle essentiel, Serge Martin affirme dans sa thèse qu'« une grande œuvre a un destin assuré hors de la critique, mais que la roue a besoin d'une main désirante pour tourner merveilleusement » (p. 130). Il va sans dire que s'agissant du lexique, et donc en ce qui nous concerne de la lexicographie, Marie-Françoise Mortureux a assurément représenté plus que toute autre l'une de ces efficaces « mains désirantes ».